

**Zeitschrift:** Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques  
**Herausgeber:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Band:** 8 (1875)

**Artikel:** La théologie des réunions de l'alliance évangélique à New-York, en 1873  
**Autor:** Astié, J.-F.  
**Kapitel:** II  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-379181>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 17.02.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

peine du monde à retrouver les anciennes. La confusion était telle qu'un des hommes les plus intelligents de New-York, après avoir d'ailleurs entendu un des orateurs les plus connus du protestantisme de langue française, demandait s'il n'était pas un vieux catholique. Comme ces rapports étaient fort nombreux et lus aux mêmes heures, il était impossible de faire un choix systématique et intelligent. Il a donc été possible de prendre part à ces grandes réunions sans se rendre réellement compte des tendances et de l'esprit qui les ont caractérisées. Aussi, en parcourant aujourd'hui le volume publié par le comité, fait-on des découvertes auxquelles on ne s'attendait guère. Comme il y avait foule et toujours foule, quelle que fût la réunion, toute perspective faisait défaut. Huit divisions principales (*état religieux des divers pays chrétiens ; union chrétienne ; le christianisme et ses adversaires ; la vie chrétienne ; le catholicisme et le protestantisme ; le christianisme et le gouvernement civil ; les missions intérieures et extérieures ; le christianisme et les réformes sociales*) contenant un grand nombre de sections, offrent au lecteur une grande variété de sujets. Il y a un peu de tout : on y discute les plus hautes prétentions de l'idéalisme philosophique à côté des mesures à prendre pour la protection des animaux, sans négliger les questions sociales les plus ardues.

## II

La profession de foi de l'Alliance serait un fil conducteur peu sûr pour découvrir l'esprit théologique et religieux qui a régné dans ces conférences. On sait que par son article sur l'institution divine du ministère et la perpétuité des sacrements, elle a exclu du même coup les plus sectaires et les moins sectaires de tous les protestants, les darbistes et les quakers, les représentants les plus extrêmes du légalisme judaïque et les hérauts du spiritualisme chrétien. L'étroitesse excessive des baptistes américains n'a pas permis de placer la célébration de la cène en commun dans le programme des réunions de l'Alliance. Plusieurs pasteurs appar-

tenant à des dénominations différentes, et parmi eux des épiscopaux, ont cependant communié ensemble dans une église presbytérienne. De là grand scandale chez les évêques de la haute église soit en Angleterre, soit en Amérique. Ces ridicules protestations de l'esprit sectaire ne mériteraient nullement les honneurs d'une mention, si elles n'avaient provoqué la formation d'une nouvelle église épiscopale. L'évêque Cummins qui, pendant tout le cours des séances, s'était montré avant tout chrétien, en fraternisant largement avec les représentants des autres églises, n'a pu supporter les censures que cette belle conduite lui a values de la part de ses supérieurs ecclésiastiques. Il a donc fondé, avec quelques personnes partageant son opinion, une église épiscopale avant tout évangélique, repoussant tout esprit sectaire, toute prétention sacerdotale et magique. D'après l'évêque Cummins, le germe de tous les maux de l'église épiscopale réside dans le principe sacerdotal ; jusqu'à ce qu'il ait été franchement expulsé par une réforme radicale de la liturgie, il ne saurait être question d'une amélioration sérieuse dans le sein de cette église. Plusieurs congrégations se rattachent déjà à la réforme évangélique inaugurée par l'évêque Cummins. On en compte cinq dans l'Illinois, quatre dans l'état de New-York, autant dans la Pensylvanie. Il n'y a pas encore une année que cette dissidence est formée et elle a cependant environ vingt églises et quarante pasteurs. Le mouvement réformiste paraît vouloir franchir les limites des Etats-Unis. On parle déjà de sept paroisses dans le Canada. Aux dernières nouvelles, une congrégation entière de quatre cents personnes, un doyen anglican à leur tête, venait de se joindre à cette réforme. Sous le coup de ces circonstances et de la réaction qui se fait en Angleterre, la convention épiscopale siégeant à New-York l'automne dernier vient de prendre des mesures pour arrêter l'envahissement du ritualisme. Ce fait est d'autant plus remarquable que jusqu'à présent cette assemblée avait toujours été dominée par le parti de la haute église. Les modérés d'entre les hommes de ce dernier parti seraient ainsi moralement engagés à résister au ritualisme. Les personnes qui sympathisent avec le mouvement épiscopal dis-

sident, tout en étant restées dans la grande église, parlent déjà du moment où les réformistes pourront rentrer, parce qu'il aura été fait droit à leurs vœux. Mais, si comme l'affirme l'évêque dissident Cummins, il s'agit avant tout d'arracher les germes de sacerdotalisme en réformant la liturgie, il est probable que les optimistes seront encore longtemps à attendre.

Faute d'avoir établi la distinction capitale entre le christianisme et la théologie, déjà hautement proclamée vers cette époque par l'église libre du canton de Vaud et plus tard, par l'union des églises libres de France, la profession de foi de l'Alliance, malgré ses intentions libérales, appartient à la période du Réveil antérieure à la manifestation des besoins théologiques nouveaux en Angleterre et dans les pays de langue française.

Les rapports abordant des sujets spécialement théologiques et religieux ne sauraient non plus faire connaître l'esprit dominant. Il est impossible en effet de voir autre chose qu'une opinion exclusivement individuelle dans l'assertion du doyen des théologiens américains, le docteur Charles Hodge, affirmant, à propos de l'unité de l'église, que tous les vrais chrétiens adoptent les décisions des six premiers conciles. Il a été répondu à ce professeur de Princeton s'égarant dans les rangs du catholicisme protestant, comme un vulgaire ritualiste et cela malgré son ultra-calvinisme, qu'il oubliait les traditions libérales des puritains et que les protestants ne sont pas plus tenus d'accepter les premiers conciles que celui du Vatican. Au fait, la question théologique proprement dite n'a pas été abordée de front; ce n'est qu'incidemment, en tirant les conclusions du langage tenu à l'égard des adversaires du christianisme, et en voyant de quel point de vue les questions diverses ont été traitées, que l'on arrive à saisir l'esprit dominant, à surprendre la théologie, ou mieux les diverses tendances qui, d'une manière consciente ou non, se sont manifestées à New-York. En somme, ces réunions de l'Alliance n'ont pas représenté trop mal l'état actuel du protestantisme évangélique dans les deux mondes. Le fond du tableau n'était autre que ce supranaturisme terne, grisâtre, ignorant la vraie nature de la religion, aussi étranger à l'essence intime

du christianisme que ce pauvre rationalisme vulgaire qu'il est de mode de honnir, bien qu'il ne soit guère plus coupable que son aîné. La plupart des rapporteurs et des orateurs partaient bien de la supposition que la Bible est un recueil de doctrines et de recettes morales, ecclésiastiques, liturgiques, que chaque protestant est appelé à commenter de son mieux et dont chacun estime avoir dans sa confession de foi un abrégé, exact, complet, pour l'essentiel orthodoxe. Cette erreur fondamentale, qui explique à la fois l'unité et les divisions ecclésiastiques et dogmatiques du protestantisme, était au point de vue formel, ce qui constituait l'air de famille le plus caractéristique. Tous ces hommes partaient également de l'hypothèse supernaturaliste et nullement orthodoxe qui veut que l'on aille de la Bible au christianisme et non de Christ à l'Écriture.

Sur ce fond fuyant, on a vu défiler les diverses tendances plus ou moins accusées, — espèces diverses d'un seul et même genre, — qui constituent l'évangélisme protestant du moment. Tout y était : les écoles ultra-dogmatiques et autoritaires qui confinent au catholicisme, ces Anglais zélés, ardents, pratiques, pieux, mais entièrement étrangers à la théologie dont ils ne comprennent pas le premier mot : les latitudinaires abondaient : les mystiques par contre qui, sous prétexte qu'il n'y a point de science théologique, se livrent à des fantaisies qui ne respectent ni la raison ni le bon sens, étaient bien clair-semés ; une bonne portion de l'assemblée était formée d'éclectiques, de syncrétistes, bonnes gens au demeurant, au cœur droit, à l'esprit ouvert, sinon très fort, ni particulièrement profond. Errant sur les confins des diverses écoles, un pied dans l'une, l'autre dans l'autre, la tête et le cœur obéissant à des impulsions fort différentes, ces hommes se seraient trouvés dans un grand embarras si vous leur aviez demandé d'où ils venaient et où ils allaient. Les novateurs faisaient-ils entièrement défaut ? N'y avait-il donc pas là des hommes qui, arrivés pour leur compte à une conception nouvelle du christianisme, estiment qu'elle doit aboutir à un renouvellement de la théologie et de l'église ? Il serait prématuré de répondre à cette question sur laquelle nous reviendrons plus tard, après

avoir fourni les données indispensables pour la résoudre avec connaissance de cause. Disons seulement que dans ce grand nombre de rapports ou de discours tous animés du même souffle, il arrivait parfois de remarquer un paragraphe, de saisir au vol une phrase incidente, un mot significatif que vous auriez voulu retenir, désireux d'en demander compte à celui qui l'avait prononcé, pour vous assurer s'il y attachait exactement le même sens que vous. Ces accents-là ne détonnaient pas précisément, car ils passaient inaperçus pour la foule, mais ils révélaient à une oreille exercée que deux conceptions de la religion, du christianisme, pouvaient bien se trouver là en présence, à l'insu de tout le monde. C'est sur ces points délicats qu'auraient dû porter les débats les plus caractéristiques, les plus utiles, dût l'harmonie générale des réunions en être tant soit peu compromise. Mais personne ne s'y est hasardé : la présence de la foule, qui ne comprend rien aux nuances, a rendu tout le monde discret et prudent. On n'a eu tout simplement que ce qu'on voulait : une manifestation du protestantisme évangélique, au sens tout à fait général du mot, plus bruyante qu'utile, moins intense qu'étendue.

Il va sans dire que les Européens n'ont pas été des derniers à faire entendre de ces accents qui trahissent des préoccupations nouvelles, un souffle nouveau. M. Ernest Naville, qui avait envoyé à New-York un discours sur *les rapports du christianisme et de la philosophie*, serait sans doute peu flatté de se voir placé à la tête de cette phalange d'esprits inquiets, prêts à rompre avec les bonnes traditions consacrées par les siècles, pour aller chercher dans les brouillards, des terres nouvelles fort problématiques. Le moyen cependant de ne pas classer l'habile orateur sur les confins des deux tendances, en lui entendant faire des aveux comme les suivants : « On part souvent de l'idée que les pères de l'église et les scolastiques ont organisé définitivement la science chrétienne, et que proclamer l'alliance de l'Évangile et de la philosophie, c'est vouloir faire rétrograder l'esprit humain et le ramener au moyen âge. Rien, à mon sens, n'est plus éloigné de la vérité. Le ciel me préserve de méconnaître l'importance et la valeur des tra-

vaux des saint Augustin, des saint Thomas..... Mais ces grands hommes sont loin d'avoir épuisé la source inépuisable de l'enseignement évangélique. On les accuse d'avoir été trop chrétiens pour des philosophes : il faudrait se plaindre plutôt de ce qu'ils ont été *trop grecs pour des chrétiens*. Dans la formation de la science de l'église, il s'est introduit *des éléments de la pensée antique, incompatibles avec le sens direct et vrai de l'Évangile*. Eblouis par le génie de Platon et d'Aristote, les pères et les scolastiques ont accepté de ces Grecs illustres, non-seulement la part éternellement vraie de leurs travaux, mais certains principes *dont les conséquences contredisent la doctrine du Dieu vivant et vrai*. La philosophie acceptée par les chrétiens, illustrée dans les temps modernes par les travaux d'hommes, tels que Leibnitz, Fénelon Malebranche, *renferme des courants étrangers qui procèdent de la Grèce et de l'Inde, et tendent à faire échouer la pensée sur les rives désolées du panthéisme*. L'idée de Dieu, du créateur tout-puissant, ne règne pas encore complètement sur les débris des idoles métaphysiques élevées par les erreurs des sages. *Une noble tâche est réservée à notre époque. Une grande moisson de vérité réclame des ouvriers*. En recueillant, avec un soin pieux, tout ce que renferme de pur l'héritage intellectuel des siècles écoulés, *il faut rompre, plus qu'on ne l'a fait encore, avec les doctrines fausses et insuffisantes de la tradition grecque, et parvenir, par un sérieux effort de la pensée, à placer l'intelligence même, dans sa propre et primitive nature, en présence, de l'Évangile*. Alors on reconnaîtra (telle est ma conviction) que l'Évangile est le vrai principe de la science, comme il est le vrai principe de la civilisation, et que la philosophie chrétienne est la rencontre de la raison, telle que Dieu l'a faite, avec la vérité, telle que Dieu l'a donnée. »

Ici du moins il ne s'agit plus de s'incliner sans réserve devant les décrets des six premiers conciles ! On ne saurait établir d'une manière plus convaincante la légitimité, disons mieux, l'obligation impérieuse de travailler au plus vite à une révision complète de toute la dogmatique chrétienne, pour la purifier des éléments païens qui peuvent s'être in-

filtrés dans l'organisme. Entendez-le bien, âmes timides, qu'on réussit à effrayer avec l'épouvantail de l'histoire des dogmes : la nécessité de l'étudier est proclamée par le moins révolutionnaire de vos écrivains favoris. Et vous qui travaillez à cette révision, dans l'isolement, comme de pauvres parias qu'on tient à l'écart, apprenez que *votre tâche est noble* : que vous êtes entrés dans « une moisson qui réclame des ouvriers. » « Il est plus facile au pauvre, dit Vinet, de manger ses aliments sans sel qu'à notre pauvre nature de se contenter du témoignage de la conscience sans y joindre un seul grain de sel dont l'approbation humaine assaisonne nos sacrifices. » Que si vous avez jamais connu de pareilles défaillances, recueillez avec soin ce premier grain de sel auquel vous ne vous attendiez guère. Le vent commencerait-il enfin à tourner ? Après avoir prodigué les éloges aux hommes qui se couvrent de gloire, rien qu'en cédant doucement aux mauvais penchants du Réveil, commencerait-on à s'apercevoir que ceux qui sont à la brèche pour le défendre et contre lui-même et contre ses adversaires ne sont pas tout à fait des ouvriers inutiles ? Qui sait ? Le moment n'est peut-être pas bien éloigné où après avoir signalé aux bonnes âmes vos travaux comme horribles, on finira par se demander s'ils n'ont pas du bon.

Avec M. Félix Bovet, professeur à Neuchâtel, nous voguons déjà à pleines voiles dans des eaux toutes nouvelles. Le titre de son rapport singulièrement caractéristique : *le christianisme et l'Évangile*, repousse la confusion entre la théologie et la religion qui règne encore dans l'esprit de la plupart des protestants. Rien n'est plus opposé à toutes les tendances américaines que cette distinction entre le côté vivant, religieux, moral, pratique, représenté par l'Évangile, et la conception dogmatique, intellectuelle, rationnelle, rappelée par le mot christianisme. Malheureusement le rapport était fort court et improvisé ; il aurait été plus long qu'il serait peut-être passé inaperçu dans la foule.

Avec l'excellent père Hyacinthe, qui avait tenu à exprimer par lettre ses sympathies chrétiennes à l'assemblée, nous reculons de plusieurs siècles en arrière. Si bien des gens font trop



de théologie, ce n'est pas le cas de l'aimable et illustre représentant du vieux catholicisme dans nos pays de langue française. Aussi espère-t-il pour l'avenir une unité organique et vivante de l'église ; une simple alliance des diverses confessions ne saurait le contenter. Cette unité aurait subsisté si les chrétiens n'étaient déçus du premier amour. Les préoccupations hiérarchiques auraient donc été familières aux chrétiens apostoliques. Si M. Loyson s'était rendu à New-York, il n'aurait pas trouvé dans les réunions de l'Alliance les seuls protestants qui puissent sympathiser avec lui, les darbistes, avec cette réserve que *ces débris*, ainsi qu'ils aiment à s'appeler, estiment cet idéal primitif irréalisable, par suite d'une chute dont se serait rendue coupable l'église chrétienne, réduite au simple rôle d'institution extérieure, judaïque.

Tandis qu'on aimerait à donner un peu de lest à tant de Français, on serait heureux de pouvoir débarrasser l'éloquence du père Hyacinthe du lourd fardeau de la tradition ecclésiastique et dogmatique qu'il traîne après lui, la prenant de la meilleure foi du monde pour l'Évangile lui-même. Si avec cela le grand orateur pouvait répudier ce qui lui reste encore du caractère, qui, quoi qu'on en dise, n'est pas nécessairement indélébile, nul n'aurait de nos jours une plus belle mission. Qu'on se représente en effet l'éloquence éminemment populaire du père Hyacinthe mise au service de l'Évangile pur et simple, tel que le comprenaient Jésus et les apôtres ! Qu'il serait beau de voir venger par un ancien moine ce spiritualisme chrétien auquel tant de protestants trouvent commode aujourd'hui de devenir infidèles, attirés qu'ils sont par les attraits de la captivité d'Égypte ! C'est alors qu'on verrait s'élever, en dehors des cadres du catholicisme et du protestantisme, une église répondant aux besoins de l'époque, fortement assise sur les masses populaires, encore ouvertes à une piété mâle et généreuse, mais qui ne goûteront jamais une religion artificielle, destinée à faire diversion aux heures de loisir et d'ennui dont peuvent largement disposer les heureux du siècle. Qui se chargera de rompre le fil retenant aux rives du passé ce talent à tant d'égards si moderne, que la magie des souvenirs et le

culte de la forme empêchent encore de voler de ses propres ailes? Quelle merveille, dans une époque si raffinée, si peu simple que la nôtre, de voir une conscience candide et droite aborder le siècle en ne lui apportant que le simple Evangile développé avec le talent franc et sympathique qui se puise dans une éloquence naturelle et populaire! Une pareille tentative, si elle pouvait avoir lieu, ne saurait manquer d'être décisive. Ah! si ce Nathanaël pouvait être doublé d'un saint Paul! Si ce Samson savait s'arracher aux charmes de cette perfide Dalila qui s'appelle la tradition!

Les descendants des puritains, à leur tour, semblent vouloir répudier les derniers vestiges du matérialisme religieux. Voici par exemple, une manière de considérer le dimanche assez nouvelle en pays anglo-saxon. « La puissance transformatrice du christianisme est telle, dit le professeur John Harris, qu'il convertit tous les jours de la semaine en dimanches, toute localité sous la voûte des cieux en lieu de culte, tout repas en sacrement. La terre entière est convenablement consacrée par le seigneur et évêque de nos âmes. La religion ne saurait ressembler à la robe, au surplis que le prêtre ne porte que le dimanche et qu'il laisse ensuite à l'église jusqu'à ce qu'il ait de nouveau à s'en revêtir dans une circonstance pareille. » Ce sont bien là les accents d'un spiritualisme authentique encore fort rare dans tous les pays.

Voici qui est plus significatif encore, et surtout dans la bouche d'un laïque. D'après l'honorable Robert C. Winthrop, L. L. D. porteur d'un des plus beaux noms de l'Amérique, « l'Alliance évangéliques s'est réunie à New-York dans le but de proclamer hautement, publiquement et d'une voix unanime, cette vérité que la religion est au-dessus de tous les dogmes, pour si précieux que puissent être quelques-uns de ces dogmes : que la foi est au-dessus de toutes les formes, pour si chères que puissent être quelques-unes d'entre elles : que l'attitude dans le culte, les vêtements, les livres de prières sont choses secondaires, bien qu'on puisse pour de bonnes raisons les aimer beaucoup : que l'unité et l'uniformité sont deux choses fort différentes ; qu'il peut y avoir séparation sans froideur, an-

tagonisme même sans hostilité, et que la cause du Christ et de son royaume, son église universelle, la société bénie de tous les fidèles, doit avoir de beaucoup le pas sur toute église particulière, pour si vénérable qu'en soit l'histoire et pour si précieuse qu'en puisse être l'organisation. » L'honorable Robert Winthrop a évidemment pris ses désirs pour des réalités. Pas plus à New-York qu'ailleurs, l'Alliance ne s'est réunie en vue de proclamer solennellement la supériorité de la religion sur le dogme. Quand nous en serons à faire cet aveu la crise dans laquelle nous sommes engagés dans ce moment sera surmontée. Le protestantisme sera rajeuni et prêt pour des conquêtes nouvelles, lorsque la moyenne des hommes instruits dans son sein aura appris à distinguer entre la religion subjective et le fait religieux historique demeurant identiquement les mêmes, d'une part, et la conception intellectuelle, le dogme sans cesse appelé à se modifier et à se transformer dans le cours des siècles, d'autre part. Sachons demeurer modeste et vrai : une seule chose peut être retenue de la déclaration de l'honorable Robert Winthrop, c'est que l'esprit nouveau a traversé l'Atlantique et commence à souffler en Amérique.

Comment en douter encore en voyant divers rapporteurs revenir clairement à la même distinction si caractéristique entre la religion et la théologie ? C'est d'abord le révérend docteur Nott Potter qui, à l'occasion de la communion des saints, proclame l'union mystique avec Christ comme le point essentiel. « Du moment par conséquent où les croyants sont de vrais exposants, de vrais porteurs du Christ, il n'y a pas d'erreur de doctrine aussi dangereuse que la réjection d'un homme dans lequel nous avons raison de croire que Christ habite ! » Et cependant quoi de plus difficile encore de la part des chrétiens suivant la formule que de se sentir en vraie communion spirituelle avec ceux qui, tout en ayant une même foi, ne professent pas la même théologie ! D'après le même auteur « une conception plus exacte du rôle prépondérant qui doit appartenir à la foi, à côté du dogme, deviendrait tous les jours plus générale. »

Dans un discours sur les rapports entre la littérature moderne et le christianisme, le révérend docteur Noah Porter,

président du collège de Yale à New-Haven, Connecticut, déclare qu'il est indispensable de distinguer entre la religion et la théologie, si on veut exercer encore quelque action sur le grand public. « L'antagonisme ne disparaîtra, dit-il, que quand les théologiens auront appris à faire une distinction entre les définitions métaphysiques, les systèmes de théologie et même les confessions de foi d'une part, et le christianisme vivant de l'autre. Les gens de lettres comprennent fort bien que le langage philosophique, à quelque sujet qu'il s'applique, doit être exact et sévère et que la théologie est condamnée à être métaphysique dans la mesure où elle est scientifique. Aussi longtemps donc que les prédicateurs et les écrivains chrétiens s'en tiendront exclusivement au langage des *credos* humains et des systèmes, à des phrases stéréotypées d'un genre quelconque, sans emprunter la langue populaire et imagée de la littérature et de la vie ordinaire, ils ne feront qu'éloigner bien des personnes qu'ils pourraient convaincre et gagner. »

La foi est distinguée de la simple créance : elle cesse d'être une formule magique pour reprendre son caractère d'acte mystique éminemment religieux et moral. C'est une activité de l'intelligence et de la volonté dans leur forme la plus élevée, déclare le révérend docteur John Williamson Nevin, président d'un collège à Lancaster, en Pensylvanie, dans un rapport sur le *christianisme et l'humanité*. « La foi réunit les deux en une pour saisir la vérité divine et la bonté divine qui par leur union éternelle constituent l'essence et la substance la plus intime de la vie divine. La foi n'est pas un instrument mécanique et magique qui permettrait aux hommes d'être justifiées d'une façon purement extérieure par la simple imputation de ce qui en réalité ne ferait point partie de leur existence et de leur expérience personnelle. La foi est la rencontre de l'âme humaine avec les rayons vivifiants qui s'échappent du soleil de justice. C'est l'âme se tournant vers le Seigneur et s'ouvrant largement pour recevoir la vie débordant éternellement de sa sainte présence. » C'est là un retour significatif à la notion spirituelle, calviniste de la foi, acceptée par toute la théologie moderne, après avoir été trop longtemps supplantée par la notion exté-

rieure, magique, du luthéranisme orthodoxe. Pas plus qu'au XVI<sup>e</sup> siècle il ne s'agit d'ailleurs de méconnaître la valeur du fait historique. « La foi nous sauve, poursuit le même docteur, par son objet qui est la vérité divine, les deux sont unies d'une façon si étroite qu'elles ne sauraient aller l'une sans l'autre. Au moyen de la foi, la vérité divine ( inséparable de l'amour divin ) devient une partie de l'existence même de l'âme, comme la lumière est une partie intégrante de l'œil. C'est par la lumière que nous sommes éclairés, dit le psalmiste. Mais la lumière à son tour est une autre expression pour désigner la vie; en conséquence dans le monde spirituel, la vérité divine n'est autre que la vie divine: elles ne sauraient marcher l'une sans l'autre. Dans les cieux la vérité est une essence substantielle tout comme la vie; elles proviennent ensemble du Seigneur: *Je suis la vérité*, dit Jésus, *je suis la lumière du monde; je suis la vie*, le tout dans le même sens éminemment réaliste. La foi donc, comme moyen de recevoir la vérité divine, l'éclat de la lumière divine dans l'âme, est nécessairement en même temps une communion avec la vie divine procédant de Christ. Le pouvoir de sauver que possède la foi consiste justement dans le fait qu'elle ouvre l'esprit de l'homme créé à l'image de Dieu, vers la plénitude de Dieu en Christ et établit ainsi la vraie union avec lui, comme l'idée même de religion pendant le cours des âges a demandé que la chose eût lieu. Voilà vraiment la vie éternelle. »

Devenue spirituelle et morale, la foi perd ce caractère analytique que revêt la créance consistant en un certain nombre de recettes ou de formules, qu'il faut admettre sur la foi de témoignages isolés et purement extérieurs. La christologie devient le centre de la théologie parce que Jésus vivant est redevenu le chef et le consommateur de la foi. « La vraie foi chrétienne ne saurait consister en un ensemble de doctrines, de faits isolés, arbitrairement juxtaposés sans lien aucun et dont chaque fragment aurait sa valeur particulière et sa preuve spéciale: elle ne saurait non plus découler à notre gré d'une doctrine spéciale ou d'un fait particulier. Il n'y a ici qu'une seule méthode pratiquement et théologiquement admissible; celle qui dé-

coule de la constitution objective de l'Évangile lui-même; celle qui commence avec le Seigneur Jésus-Christ notre Dieu sauveur et qui considère toutes les autres vérités comme découlant de sa sainte présence. »

La Bible ayant ainsi cessé d'être un recueil de recettes diverses qu'il s'agit de s'approprier une à une, peut redevenir ce qu'elle est dans l'intention divine, le livre de Dieu, la formule qui exprime cette conception spirituelle ne saurait faire défaut. « Après tout, l'unique guide sûr pour la vie chrétienne et pour la doctrine, c'est la révélation divine contenue dans les saintes Écritures. Elles sont la loi et le témoignage pour apprécier toute vérité. Mais elles ne sont cela toutefois qu'au moyen de leur constitution intérieure, spirituelle, seulement en tant qu'elles sont la présence même, la puissance de cette même vie spirituelle, en vertu de laquelle Christ est déclaré la lumière du monde. C'est là ce qui constitue le vrai sens intérieur des Écritures, incompréhensible à l'homme naturel et qui en fait réellement la parole de Dieu qui vit et demeure éternellement. Elles sont un témoignage authentique de Christ, son illustration, uniquement parce que Christ brille dans toutes leurs pages, comme la vérité des vérités à laquelle elles doivent leur origine..... Toutes les autres vérités ne doivent être crues qu'en tant qu'elles sont en étroite cohésion avec ce qui constitue le commencement de toute vie chrétienne et de toute doctrine. Ce n'est que par Christ et en Christ que la doctrine de la Trinité peut exister pour notre foi et notre théologie. — Il en est de même de l'union des hypostases, de l'inspiration des Écritures, de l'expiation, de la justification, de la doctrine de l'Église et de celle de la résurrection des morts. Ce n'est que christologiquement et non d'une autre façon que ces doctrines-là peuvent être vraies... »

Le christianisme ayant cessé d'être un ensemble de doctrines et de formules pour redevenir un fait religieux et moral, l'Évangile, en un mot, s'adressant au cœur et à la conscience, la méthode spirituelle pour se l'approprier se présente d'elle-même. « L'esprit de prophétie, nous est-il dit, est le témoignage de Jésus, il découle de lui et conduit à lui dans toutes

les portions de la Bible. Cette illustration réciproque, ce témoignage mutuel, ne constitue nullement un cercle vicieux. Il en est comme du rapport entre la parole et la pensée, entre le corps et l'âme ; en général, un des termes ne saurait être compris sans l'autre. Cette illumination réciproque tient à ce qui constitue la nature particulière de la foi. Nous voyons là ce qu'il y a de plus intime et de plus élevé en l'homme entrer en communion avec la vie procédant de Christ. Directement illuminé par Christ, le soleil de l'univers spirituel, on est mis en position de montrer que les Ecritures sont revêtues d'un éclat correspondant et de faire ressortir la puissance intérieure et la gloire, par lesquelles elles peuvent rendre les hommes sages à salut par la foi en Jésus-Christ. C'est là ce *testimonium spiritus sancti*, placé si haut à l'époque de la réformation et dont la vraie idée s'est depuis lors si profondément obscurcie. L'esprit de l'homme comme tel, avec tout l'appareil des preuves externes, ne saurait rendre témoignage à la vérité de Dieu (c'est là une conception purement rationaliste), il faut que l'esprit de Christ soit actuellement dans l'homme par la foi. C'est là le péché et la condamnation des pharisiens. Ils faisaient grand cas des Ecritures, estimant avoir par elles la vie éternelle et toutefois ils étaient incapables de voir comment l'Ecriture dans toutes ses pages rendait témoignage à la présence de Christ. Et pourquoi ? C'est qu'ils étaient privés de cette illumination procédant d'une union intérieure avec l'âme divine des Ecritures. Vous n'avez point Dieu habitant en vous, leur dit Jésus, car vous ne croyez pas en celui qu'il a envoyé. L'acceptation de la parole de Dieu n'éclaire que quand elle est illuminée par la foi. Lorsqu'on a recours à une autre méthode, le sens de l'Ecriture est changé, profané, et la lumière des cieux est transformée en d'épaisses ténèbres. » Qui n'a rencontré çà et là de ces pharisiens modernes tordant les Ecritures au gré de leur fantastique étroitesse, sous prétexte qu'elle est la révélation même et taxant fièrement d'impiété quiconque s'efforce de la comprendre spirituellement ? Il serait grand temps que le bon sens de notre public religieux fit bonne justice de ce respect hypocrite des Ecritures derrière lequel se cache une superbe

effrénée, aiguillonnée par l'ignorance et l'étroitesse. Mais non, l'énervement de l'heure présente est tel qu'on n'ose pas même recourir à des circonlocutions interminables pour dire leur fait à nos modernes pharisiens. Il faut que la leçon leur vienne de l'autre côté de l'Atlantique.

Mais, comme on vient de le voir, il vaut bien la peine de faire le voyage : la conception spirituelle de l'Évangile est complète, raisonnée, motivée. Nous étions loin de penser que la question fût avancée à ce point : le voyage de découverte nous a ménagé d'agréables surprises. C'est bien découverte qu'il convient de dire, car, nous n'avons aucune peine à en convenir, ces vérités que nous venons de mettre en saillie ne se trouvent pas au premier plan dans les rapports de l'Alliance évangélique. Il a fallu des yeux sympathiques et même l'usage de la loupe pour découvrir toutes ces belles choses. Il n'y aurait rien de surprenant que tel auditeur attentif et assidu des conférences de New-York ne se fût nullement douté de la présence de cet élément-là et ouvrit de grands yeux en nous lisant. Il y est bien toutefois : nous l'avons montré, preuves en mains. Nous dirons comme Alceste, à propos du sonnet, mais dans un autre sens, « le temps ne fait rien à l'affaire. » Il vaut bien la peine de traverser les grandes eaux pour en rapporter quelques perles. Plus d'une fois en nous livrant à ces recherches il nous est arrivé de penser à un voyageur en quête de quelque filet d'eau se perdant dans un désert de sable. Ne nous plaignons pas de la rareté, car c'est là ce qui en fait le prix. De plus ces sources cachées n'entretiennent-elles pas, au sein même du désert, ces oasis qui permettent de le traverser ? Enfin qu'est-ce qui vous dit que ces mêmes filets d'eau ne deviendront pas avant peu un fleuve généreux répandant sur ses rives la fraîcheur et la fécondité ? Jusqu'à présent, les églises d'Amérique ne se sont pas trop mal acquittées de leur tâche, en dépit de la lourde armure du XVI<sup>e</sup>, plus exactement du XVII<sup>e</sup> siècle, qu'elles n'ont pas un instant abandonnée. Il devient manifeste aujourd'hui que des circonstances nouvelles réclament une évolution bien décidée dont le retard pourrait être des plus funestes. Nous n'estimons pas avoir perdu



notre temps en recherchant avec quelque soin et quelque peine les premières traces de cet esprit nouveau qui d'ici à peu d'années, peut-être, aura transformé l'aspect religieux des Etats-Unis, en leur donnant enfin une théologie originale sortie des entrailles du pays et non plus des formules importées comme tout le reste. Dans ce pays-là au moins on trouve à qui parler : quelle que soit la semence confiée à la terre, on peut être assuré de la voir lever : on n'est pas condamné à se morfondre en attendant sous l'orme des adversaires timides ou distraits n'attachant pas suffisamment d'importance à leur cause, qu'ils estiment être celle de Dieu même, pour qu'il vaille la peine de la défendre. La rénovation théologique n'aurait nul besoin d'aller du pas duquel marchent toutes choses aux Etats-Unis pour que l'avenir du christianisme fût assuré dans le Nouveau monde, avant même que nous eussions eu le temps de faire dans l'Ancien l'inventaire de nos ruines dont les débris vont s'accumulant journellement.

Nous avons commencé par glaner dans ce vaste volume de 768 grandes pages in-8, composé dans ce petit texte qui n'est de mise qu'en Angleterre et en Amérique. La moisson proprement dite reste encore à faire. Pour peu que nous fussions disposé à nous contenter de fictions, si nous pouvions céder à la tentation d'avancer des preuves qui vous convaindraient sans nous contenter nous-même, il serait fort aisé de montrer que ces maigres filets sont déjà en train de devenir un fleuve puissant dont les eaux montent d'heure en heure.

Peu des rapports lus à New-York ont réussi à captiver d'une manière particulière l'attention du public : ils ont eu presque tous la même part d'attention et d'approbation, un peu banale, d'un public plus sympathique que compétent, venu dans la ferme résolution d'applaudir tout ce qu'il entendrait. Le fait peut tenir à ce que les rapports, beaucoup trop nombreux, étaient lus devant des auditoires changeant d'un jour à l'autre et aussi à ce que le comité ne connaissant pas les travaux les avait classés au petit bonheur, sur la simple inspection de l'étiquette. Pour les rapporteurs comme pour les auditeurs tout était livré à l'aventure. Rien d'étonnant dans une pareille con-

fusion qu'un seul rapport ait eu la chance d'attirer l'attention plus que les autres. Nous voulons parler du travail de M. Christlieb *sur les meilleures méthodes de combattre l'incrédulité moderne*. Ce mémoire a eu seul l'honneur d'être lu une seconde fois devant un nouvel auditoire, peut-être plus nombreux que le premier.

Le professeur a donné de l'incrédulité moderne la définition la plus large que peuvent adopter tous les hommes qui acceptent le christianisme positif, à quelque école qu'ils se rattachent d'ailleurs. Le docteur de Bonn a soin de rappeler qu'on qualifierait de rationalistes en Angleterre des opinions qui en Allemagne mériteraient à peine ce titre. Il entend par incrédulité moderne les tendances et les systèmes qui s'élèvent contre la conception biblique de Dieu et de l'univers, qui ne voient pas dans l'Écriture un document authentique de la révélation et se refusent à admettre la doctrine centrale, le salut manifesté en Jésus-Christ. Cette incrédulité moderne emprunte ses armes à la philosophie, à la critique historique et aux sciences naturelles. Il s'agit de savoir comment on la combattra le plus avantageusement chez les individus isolés, dans les systèmes scientifiques et comme puissance sociale ayant un large cercle d'activité. Les armes que M. Christlieb recommande n'ont rien de nouveau pour nous. Ce sont pour l'essentiel les preuves de l'apologétique interne suffisamment connues depuis bientôt quarante ans par notre public. Vinet les a lui-même retrouvées dans Pascal que les Allemands avaient lu sans les y apercevoir. Nous retrouvons ainsi dans le travail du professeur de Bonn, qui les groupe, les développe en les présentant à l'allemande, ces vues précieuses dispersées dans plusieurs autres rapports qui ont été signalées plus haut. L'église évangélique doit désavouer toute méthode qui ne repose pas sur une base spirituelle et morale. La plus efficace de toutes est celle qui s'adresse à la conscience, vise à réveiller les besoins religieux, en appelant à son secours l'expérience salutaire qu'on a soi-même faite de l'Évangile, comme la seule vérité qui réponde aux besoins les plus profonds de l'âme humaine.

Cette méthode nouvelle de défendre l'Évangile implique nécessairement une manière nouvelle de le comprendre : il faut distinguer soigneusement entre le corps de la place, la citadelle, et les postes avancés, les ouvrages extérieurs qu'il faut savoir abandonner au besoin. Il importe de distinguer entre la religion et la théologie, entre la substance biblique de notre religion et les formules diverses que les docteurs en ont données.

C'est surtout en présence de la critique historique qu'il faut savoir faire preuve d'intelligence et de largeur. Qu'on se garde avec soin de confondre la critique respectueuse, impartiale, et les procédés d'une critique hostile, prévenue et systématique. S'il est une fausse critique, il convient de ne pas oublier qu'il en existe une autre parfaitement légitime et obligatoire. « Avant tout gardons-nous bien d'embarrasser notre marche de difficultés inutiles et de fournir à nos adversaires des armes dangereuses, en professant une doctrine exagérée de l'inspiration s'appliquant dans la même intensité à tous les livres de notre canon actuel. Cette théorie ne peut se justifier ni par l'Écriture, ni par les preuves historiques. Notre canon des Écritures n'a pas été arrêté de droit divin, aucun prophète n'a jamais déclaré close au nom de Dieu la liste des livres inspirés de l'Ancien Testament ; aucun apôtre n'a procédé au choix qui a été fait des livres du Nouveau Testament.... Ce qui prouve avec quelle sagesse ont agi les hommes qui ont arrêté le recueil, c'est la frappante différence, en fait de spiritualité, entre les livres canoniques et les apocryphes, ou même tous les écrits non-canoniques, sans en excepter ceux qui virent le jour immédiatement après le siècle apostolique. C'est en cela que le canon se manifeste comme formant un tout unique et compacte. »

C'est de l'esprit intérieur de ces écrits qu'il convient de tirer le principal argument en faveur de l'inspiration et de l'autorité normative des Écritures. L'église protestante présente le témoignage de l'Esprit comme le principal critère de la canonicité. Avant tout, les apologistes doivent présenter les Écritures comme un tout et montrer qu'elles sont un organisme, bien que rédigées par des auteurs fort différents, à de très longs in-

tervalles ; faire voir comment elles exposent progressivement la révélation , développant pas à pas dans l'histoire , dans la doctrine et dans la prophétie , le plan divin de la rédemption depuis le commencement du monde jusqu'à la fin.

Il faut avoir toujours devant les yeux le centre des Ecritures, Christ , et les défendre de ce point de vue là ; c'est là que nous trouverons le critère pour apprécier la valeur des livres divers qui les composent. C'est à ce noyau, Christ et les vérités centrales qui se groupent autour de lui et à lui seul, que le Saint-Esprit rend témoignage dans le cœur des croyants , leur communiquant à leur égard une certitude immédiate et immuable.

« Quant aux points de détail, il importe de ne pas perdre de vue que la révélation divine dans les Ecritures nous est présentée sous une forme non pas purement divine, mais en même temps humaine ; saint Paul lui-même prend soin de distinguer ce qu'il a reçu du Seigneur de ce qui est simplement son expérience personnelle, des bons conseils qu'il donne comme un homme ayant aussi l'Esprit de Dieu. (1 Cor. 11 : 23 ; 7 : 25, 40.) Il y a certainement une différence importante entre une portion de l'Ecriture que l'auteur présente comme un commandement, un fruit de la révélation directe et une autre de laquelle il ne dit rien de semblable. Disons-nous bien qu'aucune théorie de l'inspiration — pour si commode que cela pût nous paraître — ne nous dispensera de l'obligation de faire une critique respectueuse de l'Ecriture, critique qui ne doit pas porter seulement sur le texte et sur la traduction, mais qui doit être une comparaison pénétrante des divers types d'enseignement, (de Paul, de Jean), et apprécier les diverses données ethnographiques, historiques, en les comparant entre elles et avec l'histoire profane. Et s'il arrive que çà et là cette critique découvre des adjonctions récentes, des interpolations, des contradictions théologiques, ou choses de ce genre, c'est le cas de se rappeler le mot de Luther : « Si on trouve un désaccord dans l'Ecriture et qu'on ne puisse le faire disparaître, ne vous en inquiétez pas, cela ne tire pas à conséquence, n'étant pas opposé aux articles de notre foi. Il faut se garder d'être timide dans ces matières-là. Si nous tenons réellement le christianisme pour la révélation de

la vérité absolue, une vérité isolée peut se faire jour quand et comme il lui plaît ; en somme, bien loin d'être dangereuse, elle ne peut à la longue qu'être utile à la foi chrétienne. Il n'y a pas lieu de craindre ce qui ne saurait être nié ! »

Mais pour arriver à une telle liberté d'allures, imposée par le consciencieux respect de la vérité, il faut savoir distinguer entre la révélation et l'Écriture sainte qui la renferme. La confusion des deux conduit au culte superstitieux de la lettre sans permettre de saisir la haute portée du christianisme. M. Christlieb est très explicite sur ce point qu'il importe de ne pas perdre de vue en présence des sciences naturelles « Les saintes Écritures se proposent de nous montrer la voie du salut ; elles le font en nous communiquant des vérités morales et religieuses, que l'entendement humain obscurci par le péché n'aurait jamais découvertes par lui-même. Mais les Écritures ne se proposent de jouer sous aucun rapport le rôle d'un manuel d'histoire naturelle et de philosophie, ou de nous communiquer des connaissances physiques sans importance essentielle pour notre foi. La Bible ne devrait donc pas être invoquée comme arbitre dans de pures questions de sciences naturelles, n'affectant pas le moins du monde la morale ou la foi. L'inspiration la plus haute n'aurait pu se proposer d'élever les écrivains sacrés au-dessus des idées scientifiques ayant cours de leurs temps, ou de leur communiquer des aperçus sur les sciences de la nature qui devaient être la récompense du travail patient des générations subséquentes. L'inspiration se proposait de les mettre en mesure d'exprimer les vérités de la religion chrétienne, en tant qu'en rapport avec les connaissances physiques, de telle façon qu'elles ne fussent pas en opposition avec celles-ci, et qu'elles permissent toutes les découvertes nouvelles dans ces domaines. Voilà pourquoi la Bible parle des phénomènes de la nature dans le langage de la vie ordinaire qui exprime les impressions comme on les reçoit. »

« Il est manifeste toutefois que l'Écriture en proclamant des vérités religieuses ne peut éviter de toucher à des questions de physique, spécialement à propos de la création. Mais dès qu'elle s'occupe du domaine de la nature, elle ne le fait que juste dans

la mesure où la chose est absolument nécessaire pour fonder et établir notre foi, pour instruire l'homme de sa vraie destinée, pour rendre possibles des vues correctes sur les relations de Dieu et du monde, en excluant les fausses. Voilà comment le matérialisme, le naturisme se trouvent exclus tout comme le panthéisme et l'émanatisme. Ensuite les événements physiques sont partiellement retracés à grands traits et avec hardiesse, dans la mesure où cela est nécessaire pour fournir la base de l'histoire de la révélation que l'auteur sacré a hâte de raconter. Il est évident qu'un tel récit ne saurait être complet au point de vue physique. Il laisse au contraire ouvertes un nombre infini de questions auxquelles nos recherches auront pour mission de trouver des réponses. Mais dans aucun cas, *les récits d'événements physiques ne figurent là pour eux-mêmes*. La Bible garde le silence le plus absolu à l'égard de tous les points qui ne font pas partie des bases mêmes de la vérité religieuse. Aussi comme les deux premiers chapitres de la Genèse sont avariés de ces détails dans lesquels se complaisent les cosmogonies païennes. Il est important de remarquer que si le récit des vérités religieuses est toujours précis et clair, celui des événements physiques est tellement général et vague, qu'il y a largement place pour tous les détails qui pourront être découverts plus tard. »

Voilà les idées que le public de l'Alliance évangélique à New-York a applaudies à outrance. Evidemment pour peu qu'on fût disposé à admettre le procédé d'un avocat qui ne se préoccupe que de persuader les juges sans se demander si ses arguments le satisfont lui-même, il serait facile de parler ici d'un éclatant triomphe remporté par la théologie moderne dans un pays où on avait quelque droit de la supposer totalement inconnue. Il faut toutefois se garder de tenir ce langage. D'abord à certains indices on pouvait s'apercevoir qu'on était bien décidé à faire de ce rapport un événement. Et, de peur que le public ne comprit pas, on avait soin de lui donner le signal d'applaudir aux bons moments. On ne vit pas longtemps, paraît-il, dans l'atmosphère de l'Amérique sans devenir expert dans l'art de faire mousser une affaire, fût-on d'ailleurs né dans les vallons de l'antique,

paisible et modeste Helvétie. Aussi, en assistant à cet éclatant succès, il était impossible de ne pas constater comment avec du talent et un peu d'art on peut réussir à faire applaudir par des foules des idées contraires à tous leurs principes bien arrêtés et à leurs habitudes d'esprit. Il ne faut donc pas se hâter de tirer de trop belles conséquences de l'accueil sympathique, enthousiaste que ces idées nouvelles ont reçu à New-York.

Comment ne pas songer au temps où Vinet exposait ces mêmes idées avec tous les charmes du talent et de l'éloquence? Et cependant dès que l'on s'est aperçu des conséquences que cette apologétique entraînait, n'a-t-on pas vu les hommes d'élite qui les admiraient sans réserve dans le *Semeur*, se diviser étrangement, lui devenir indifférents, et quelquefois hostiles? Plus d'un en est encore aujourd'hui à ne pas s'apercevoir que défendre ainsi le christianisme, c'est en changer la notion et le transformer, en substituant l'Évangile simple, primitif, éternel aux conceptions dogmatiques nécessairement passagères et transitoires. Le père de la théologie moderne dans nos pays de langue française se trouve alors rangé par les plus bienveillants dans la catégorie des apologètes comme il y en a tant. Heureux encore lorsque faisant appel aux idées de Vinet pour signaler tout ce qu'elles comportent, on ne risque pas de compromettre la haute autorité et le prestige du grand penseur vaudois, aux yeux de ceux qui jadis s'étaient crus ses plus ardens admirateurs !!

Il n'en faut pas douter : plus d'un d'entre les admirateurs du rapport de M. Christlieb dans les rangs du public américain fera les mêmes expériences. La crise ne manquera pas d'éclater lorsqu'il faudra se dire que ces idées qu'on a admirées, prises dans leur isolement, sont contraires à bien des traditions invétérées et à des manières de penser fort populaires. On a cru n'applaudir qu'à une excellente méthode pour défendre en bloc une théologie vénérée. Que sera-ce quand il faudra s'avouer qu'il ne s'agit de rien moins que de la transformer? C'est une chose grave que de venir dire à un peuple religieux qu'il faut changer une dogmatique qui n'a pas été revue depuis trois siècles. Nous verrons avant peu peut-être, si les Américains sauront

être plus heureux que nous. Bornons-nous pour le moment à prendre acte de l'accueil enthousiaste qui a été fait au rapport de M. Christlieb. Les chrétiens américains et anglais marchent ; ils nous suivent, bien que s'étant mis en route plus tard que nous ; avant peu ils pourraient bien nous avoir devancés. Plusieurs des députés européens à l'Alliance évangélique nous ont entretenus un peu trop exclusivement de la splendeur de l'hospitalité républicaine, des charmes de la nature américaine, des progrès inouïs de ce jeune peuple sautant à pieds joints de l'enfance à la maturité. En entendant tous ces récits il était impossible de ne pas se dire : Et le reste, et l'essentiel, qu'en pensez-vous ? Il est vrai que les délégués seraient sortis de leur mission en épiant ainsi les lieux faibles du pays ; ils n'auraient pas manqué de scandaliser leurs mandataires en rapportant des confidences du genre de celles qui précèdent. Heureusement que la distribution du travail laisse à chacun son rôle. Venant tardivement et à pas comptés, alors que le bruit qui s'est fait autour des réunions de l'Alliance à New-York, est dès longtemps oublié, on ne peut avoir en vue que les rares esprits attardés qui çà et là rendent un culte solitaire à cet ordre de grandeur que Pascal appelait celui de la sainteté.

Ce n'est pas sortir du sujet, c'est en compléter l'étude que de constater que le même esprit de rénovation théologique souffle également en Angleterre, surtout parmi les dissidents. Ce fait ressort d'un discours fort remarquable, prononcé par le révérend J.-G. Rogers, président de l'*Union des congrégationalistes* anglais, dans sa session de mai 1874, à Londres. Le discours a pour titre : *le non conformisme comme puissance spirituelle dans le passé et dans le présent*. Laissant de côté autant que possible le côté ecclésiastique du sujet, nous retiendrons seulement quelques déclarations qui sont d'une portée théologique fort caractéristique. « Les non conformistes, dit l'orateur, ont le droit de se considérer comme les successeurs de tous les grands protestants du passé, non parce qu'ils prétendent maintenir le même drapeau, et admettre les articles du même *credo*, mais parce que nous obéissons à la même impulsion qui les fit agir et parce que nous développons



la même loi du progrès théologique et ecclésiastique dont ils ont été eux-mêmes des exemples éclatants. Le protestantisme oublie ses principes fondamentaux lorsqu'il aspire à posséder un credo stéréotypé, cherchant à élever des idoles à sa façon, tandis qu'il renverse celles de Rome avec l'ardeur d'un iconoclaste. Il est parfaitement certain que plusieurs des réformateurs et des non-conformistes ne sentirent pas la portée et l'étendue des principes qu'ils mirent en avant, comme le font aujourd'hui plusieurs de leurs successeurs. Mais il est hors de doute qu'en répudiant l'autorité de la soi-disant église catholique, ils ont renversé les fondements mêmes sur lesquels ils auraient pu élever des prétentions du même genre. »

« Ils ne peuvent pas non plus avoir prétendu que d'autres intelligences, formées sous l'influence d'autres époques, et recevant des lumières auxquelles ils n'avaient pas eux-mêmes accès, n'arriveraient pas un jour à une vue plus élevée et plus étendue de la vérité que celle dont ils jouissaient eux-mêmes. Ils n'étaient rien sans la liberté et ils étaient hors d'état de fonder leur propre liberté autrement que sur une base pouvant servir également de principe à la liberté générale. Les réformateurs estimaient que Christ était tout aussi près d'eux, que l'Esprit leur avait été tout aussi sûrement promis, que Dieu leur parlait tout aussi clairement qu'aux pères : nous aussi, appelés à développer le principe de la réformation, nous estimons que la même grâce nous est accordée et qu'elle porte avec elle le même degré de liberté et de responsabilité. »

L'orateur indique ensuite quelle doit être à l'égard du passé l'attitude du vrai protestant. « S'il est dangereux pour une société d'oublier son passé il est souvent plus funeste encore d'être écrasé par le souvenir de cette grandeur, au point de perdre son indépendance d'action ; c'est là le plus grand de tous les dangers, spécialement pour les sociétés religieuses. Les pères des anciens temps exercent sur l'intelligence et sur l'imagination une influence qui contribue, sans qu'on s'en doute, à fausser le jugement, et à arrêter les progrès de la vérité. La plupart des hommes ne peuvent ou ne veulent pas penser pour leur propre compte ; aussi regardent-ils d'un œil soupçonneux

le penseur hardi qui, en mettant en question leurs croyances traditionnelles, leur impose l'obligation désagréable de les passer au crible et de les éprouver. Et quand nous pensons aux nombreux sentiments, les-uns nobles, les autres vulgaires et égoïstes, qui conspirent avec cette indolence intellectuelle et cette indifférence, comment serait-on surpris de voir que le passé a été transformé en une idole, sur l'autel de laquelle ont été impitoyablement sacrifiés bien des hommes les plus purs et les aspirations les plus élevées de l'humanité. »

Qu'on lise la description suivante des maux occasionnés par cette idolâtrie du passé, en n'oubliant pas un seul instant que c'est un homme né sur la terre classique du formalisme, un Anglais qui parle :

« Les prêtres de ce culte idolâtre du passé sont nombreux et puissants ; on les trouve dans chaque église, dans chaque parti ; il n'est pas de cercle où ils ne se glissent, et cela dans toutes les sphères de la pensée et de l'activité. Il n'est pas une vérité nouvelle à laquelle ils ne se soient opposés en la représentant sous un faux jour et en la tournant en ridicule. Il n'y a pas eu de mouvement se proposant d'émanciper ou d'éclairer le monde qui n'ait eu à essuyer le feu de leurs sarcasmes, leur haine impitoyable, leurs cruelles persécutions. Ils ont fait de leur mieux pour transformer la Bible en un fétiche, l'église de Christ en un instrument de despotisme, la religion en formalisme. Les erreurs innombrables des gens de leur classe, qui ont d'une manière si persistante traité les serviteurs de Dieu comme des émissaires de Satan, ne leur ont pas appris à se défier de leur jugement ou à rabattre de leurs prétentions : les penseurs d'aujourd'hui qui osent mettre en question quelques-unes de leurs maximes et servir Dieu « d'après la voie qu'ils appellent secte, » rencontreront le même opprobre que les prophètes des anciens temps eurent à supporter avant eux. Ces idolâtres ont leurs *credo*, auxquels les hommes doivent conformer leurs pensées, leurs précédents surannés au moyen desquels ils prétendent brider l'énergie illimitée des âmes vivantes, leurs formes vénérées servant à étouffer la vérité et la piété. La lumière peut impunément pro-

jeter ses rayons sur leurs ténèbres; ils sont à tel point aveuglés par les préjugés et les traditions qu'ils ne sauraient la voir. De légères brises venant du ciel peuvent se jouer autour d'eux, ils les prennent pour des bouffées venant de l'enfer : la fraîcheur et la pureté n'en montrent-elles pas le caractère malsain ? Nous serions d'indignes descendants des puritains et des non-conformistes si le respect que nous leur devons avait pour effet de nous transformer en esclaves du passé et de nous rendre ainsi impropres à l'œuvre du moment.

. . . . .

Nous avons beau être fiers de notre liberté, le passé, comme un funeste magicien, a trop souvent jeté ses charmes même sur nous, glaçant et paralysant nos facultés ; il nous a enfermés sur le lit de Procuste de l'autorité, faisant de nous des avortons en matières spirituelles, nous rendant impropres à ces grandes entreprises dans lesquelles l'enthousiasme d'un amour véritable devrait nous lancer. Nous avons besoin d'un puissant libérateur qui vienne rompre le charme. Par des signes innombrables, Dieu invite à sortir de l'esclavage les héritiers de cette glorieuse lumière et de cette liberté qu'il a préparées pour ses enfants. Peine inutile, la puissance de la routine et de l'habitude, des croyances et des formes, des interprétations humaines de la vérité divine, qui ont supplanté la vérité elle-même, d'idées estimées orthodoxes parce qu'elles sont vieilles, d'institutions tenues pour divines parce qu'elles sont établies, tout cela les retient dans la servitude d'Égypte. Il nous faut un autre Moïse qui brave la puissance et la colère d'un autre Pharaon, un homme qui d'une voix de prophète adresse ses sommations aux antiques préjugés, aux anciennes superstitions et sur un ton qui emporte l'obéissance, leur ordonne de laisser partir le peuple de Dieu. »

L'orateur rappelle ensuite que la prétention à l'infaillibilité est le trait fondamental de toute la tendance romaine. C'est ce principe-là qu'il faut contester sans relâche, car du moment où on a eu le malheur de l'admettre, il est très difficile d'échapper aux conséquences extrêmes qui en résultent. C'est

là ce que doivent bien se dire ces protestants, aussi mal inspirés que zélés, qui veulent opposer aux prétentions de Rome l'idée malheureuse d'une Bible infaillible. « Cette espèce d'attachement pour la Bible bien décidé à maintenir non seulement le texte primitif, mais encore la traduction anglaise qui prétend retenir des versets qui ont évidemment été ajoutés, et dans la traduction des passages mal rendus; qui se glorifie dans la rigidité du conservatisme, dût-il conduire à accepter comme Parole de Dieu des choses qui ne sont que des adjonctions humaines ou des falsifications de l'original divin, cette conception de l'Écriture est beaucoup plus dangereuse que le scepticisme lui-même qui voudrait renverser complètement le Livre. »

M. Rogers rappelle que c'est le contenu de l'Écriture qui a donné la valeur au contenant; jamais la Bible n'aurait été considérée par les hommes comme une autorité si elle n'avait en tout premier lieu établi ses droits à être un livre divin. Les critiques et les savants peuvent changer nos manières de voir sur le vase de terre dans lequel est contenu le trésor céleste, mais ils ne sauraient porter atteinte aux précieux bijoux qui s'y trouvent enchâssés. « Nous aimons la Bible aujourd'hui avec autant de ferveur, avec plus de ferveur même que par le passé, parce que nous le faisons d'une manière plus intelligente. Mais le sentiment est d'un autre genre. Dans les jours de notre enfance, la Bible charmait notre imagination et donnait pleine et entière satisfaction à notre besoin de merveilleux; plus tard, quand nous avons commencé à penser et à faire des recherches, elle a satisfait le besoin que nous avions d'un guide; elle devint le guide de notre jeunesse, l'autorité qui nous fournit précisément le genre de secours dont notre âme avait besoin; et aujourd'hui avec notre intelligence plus avancée, nos expériences plus complètes, lorsque nous éprouvons la soif d'une plus grande liberté, la Bible la satisfait encore. Elle marche devant nous comme elle l'a toujours fait: elle place au-dessus de tout un idéal plus noble vers lequel nous tendons; elle nous ouvre des veines de trésors divins

dont nous n'avions pas soupçonné l'existence ; elle nous conduit dans des champs plus vastes où se trouve tout ce qu'il faut pour attirer notre attention et stimuler notre pensée ; elle a, comme jadis, une réponse à toutes les questions que nous pouvons lui poser ; elle nous dit encore, comme Jésus à la Samaritaine, ce que nous avons fait ; elle nous fait sentir que le Maître a accompli ses promesses, et qu'il est lui-même toujours avec nous. »

Au fond, ce qui nous manque surtout, c'est plus de foi dans la Parole de Dieu elle-même ; il nous faut une foi qui regarde avec indifférence tous les secours accidentels et accessoires, une foi osant affronter sans pâlir et sans craindre un monde tout armé : il nous faut avant tout une foi qui montre son courage et son assurance en défiant les recherches les plus exactes, en acceptant tout principe qui est démontré vrai, pour si opposé qu'il puisse être à nos idées préconçues, pour si menaçant qu'il puisse paraître par quelques-unes de ses conséquences apparentes. « L'autorité contre la liberté, l'église contre la conscience individuelle, voilà la grande bataille de l'époque dans laquelle les églises libres ont un rôle important à jouer. »

L'orateur répond ensuite à l'objection de ceux qui prétendent qu'il a, lui aussi, son autorité, en acceptant la Bible comme règle absolue. « C'est vrai, dit-il, mais pourquoi ? Ce n'est point parce que l'église m'en garantit la valeur, ou parce que la voix générale de la chrétienté la proclame divine et suprême, mais parce qu'elle s'est justifiée elle-même à nos cœurs et à nos consciences comme la Parole du Dieu vivant. Le Seigneur, en recommandant les Ecritures de l'ancien Testament, fait reposer leurs droits sur ceci : « Par elles vous estimez avoir la vie éternelle et ce sont elles qui rendent témoignage de moi. » A plus forte raison aujourd'hui que nous avons la complète révélation de notre Sauveur dans des évangiles et dans des épîtres, possédons-nous ce qui recommande le livre à notre foi et à notre obéissance. C'est dans ce pouvoir convainquant de la vérité se justifiant elle-même que les apôtres mirent leur confiance. « Nous nous rendons approu-

vés à toute conscience des hommes devant Dieu, par la manifestation de la vérité. » Pourquoi hésiterions-nous à avoir la même confiance et à adresser le même appel ? »

On dira peut-être que c'est là rejeter entièrement tout élément d'autorité, pour s'établir sur un sable mouvant, la puissance intrinsèque de la vérité. Comment répondre à ceux qui diront que cette puissance intrinsèque de la vérité ne se manifeste pas assez ? A quoi nous servira-t-il, demande à son tour M. Rogers, de trouver quelque moyen de la leur imposer par voie d'autorité ? « Il y a une idée vraiment étrange, — nous devrions plutôt l'appeler une superstition, — que la simple acceptation d'une croyance profitera à un homme, cette acceptation fût-elle un pur acte extérieur, dans lequel l'intelligence et le cœur ne joueraient aucun rôle. Mais c'est là attribuer une influence magique à une simple profession de foi. Ce qui profite à un homme ce n'est pas la croyance qu'il admet et tient pour vraie, mais celle qui le tient lui-même, qui a pris possession de son intelligence et de sa conscience, qui inspire ses affections, forme son caractère. Or, comme il n'est point d'usage de l'autorité qui puisse amener à cette foi-là, il ne peut servir à rien d'y recourir quand il s'agit de vrais résultats spirituels. C'est pour nous un fait profondément triste que le cœur d'un homme puisse n'éprouver aucune sympathie pour l'Évangile, mais jusqu'à ce que cette sympathie soit éveillée, peu importe l'autorité qu'il reconnaît, ou la profession qu'il fait, Christ ne lui sert de rien. La vérité de l'Évangile n'est nullement atteinte par l'incapacité d'un tel homme de la percevoir, mais il n'est pas d'autorité qui puisse se transformer en vérité pour lui jusqu'à ce que l'Évangile devienne ce qu'il imagine lui-même. A la vérité c'est ici qu'il se commet souvent une erreur. L'assertion qu'il y a en l'homme une faculté de vérifier la vérité, de se l'assimiler, et qu'il ne peut y avoir de vrai pour lui que ce qui s'accorde avec ce critère interne, cette assertion se transforme en l'idée que la vérité elle-même change, suivant les constitutions diverses des esprits. On confond ainsi l'élément objectif avec le subjectif. Mais c'est là ne pas comprendre de quoi il est question. Le fondement de Dieu demeure ferme, que

les hommes le reconnaissent ou non, mais si un homme décide de bâtir sur un autre, il devra en rendre compte à son propre maître. Le grand jour manifestera la nature de son œuvre. Tout ce que nous affirmons, c'est qu'il ne nous appartient pas d'anticiper le verdict, encore moins de nous imaginer que nous pouvons le changer, en contraignant cet homme à proclamer le roc même, ce qu'il estime au fond de son âme n'être que du sable sur lequel il doit se garder de construire. »

Allant à la rencontre d'une objection fréquente ailleurs qu'en Angleterre, M. Rogers est appelé à justifier le position qu'il occupe entre les deux extrêmes. Cela le conduit à caractériser le vrai libéralisme. Jusqu'à présent on s'est trop imaginé qu'il n'y a de mouvement théologique que dans le sein de l'anglicanisme. Il serait plus juste de dire que cette église nous offre le triste spectacle d'un établissement qui, faute de savoir se modifier, s'écroule sous les coups redoublés que lui portent à l'envi les représentants des tendances les plus extrêmes. Le ritualisme confinant au catholicisme et un latitudinarisme accueillant toutes les négations, s'y coudoient en face d'un évangélisme plus bruyant qu'éclairé et énergique. L'intervention des dissidents dans les débats théologiques semble indiquer un développement plus sain et plus normal.

« On ne manquera pas de dire, poursuit M. Rogers, que nous cherchons à nous tracer une voie moyenne, de toutes les tendances la moins noble, quoique la plus politique ; certains libéraux nous reprocheront de faire de trop grandes concessions à l'ancienne foi ; les orthodoxes qui pensent qu'on ne peut aimer la vérité quand on ne respecte pas aussi leur drapeau, nous reprocheront de favoriser la révolution et l'incrédulité. Nous avons à montrer que ce n'est nullement par lâcheté que nous avons été amenés à choisir notre position et certainement pas par l'idée de découvrir un heureux juste milieu entre deux extrêmes. Ce qui nous a imposé notre attitude, c'est la conviction réfléchie que la plus sûre, l'unique méthode de défendre l'Évangile, c'est l'exercice d'une parfaite liberté, et que c'est en en faisant largement usage, sans se soumettre à aucune autorité, que nous avons été conduits à placer notre confiance

en l'Évangile, à l'aimer, ou mieux à aimer le Sauveur qui est l'Évangile lui-même. On a trop l'habitude de confondre le libéralisme avec une école ayant sa manière particulière de penser; il devrait nous appartenir de montrer que c'est plutôt une tournure d'esprit, et que l'adhésion la plus ferme à une théologie qui peut paraître surannée, et par conséquent peu convenable pour notre époque, est compatible avec le plus large et le plus parfait libéralisme. On peut admettre soi-même certains dogmes sans éprouver la moindre tentation de les imposer aux autres, sans oser flétrir du titre d'hérétique ceux qui les rejettent, sans entreprendre de prononcer le verdict de l'éternité par rapport à ceux qui les acceptent ou qui les repoussent. »

L'auteur fait remarquer que les non-conformistes ne souscrivent aucun formulaire et qu'il n'est pas néanmoins de corps ecclésiastique qui ait une plus grande unité de foi dans les choses essentielles. Que la liberté accomplisse donc son œuvre parfaite parmi nous. S'il y a des changements désirables à introduire dans notre manière d'agir, dans notre culte, dans notre administration, n'hésitons pas un instant à les faire. « Et si, ce qui est peut-être plus difficile à admettre, notre théologie a subi une révolution lente; si nous avons appris à reconnaître que certaines choses qui passaient pour essentielles ne sont que secondaires; si nous sentons que quelques-unes de nos manières de présenter les choses et que même certaines de nos opinions réclament modification, soyons assez indépendants et assez hardis pour suivre la vérité ouvertement partout où elle nous conduira. Soyons bien attentifs à la manière dont nous traitons les différences d'opinions, dont nous rendons les hommes coupables pour des paroles; prenons garde de ne pas appeler le bien mal, quand il est en rapport avec ce que nous appelons hétérodoxie et, le mal bien, quand il est sanctifié par le parfum de la saine doctrine. Nous ne saurions oublier que les hérétiques ont pris rang parmi les maîtres les plus sages de l'humanité et parmi les enfants les plus saints de l'église. Nos ancêtres non-conformistes furent tous des hérétiques et ils ont hérité ce titre des réformateurs et des puritains. Les



Annales de l'église sont jonchées des os blanchissants d'hérétiques tombés pour la cause sacrée de la vérité. Les apôtres furent les hérétiques de leur temps ; et c'est à une croix d'hérétique que fut cloué le sauveur de l'humanité. Nous du moins, enfants de la liberté, au lieu de flétrir chaque nouveau docteur du titre d'hérétique, montrons-nous disposés à bien accueillir et à écouter ces étrangers. Il se peut que, sans nous en douter, nous fassions accueil à des anges. Dieu, en effet, peut faire jaillir de nouvelles lumières de sa Parole et quelques-uns de ces étrangers peuvent avoir reçu mission d'en faire briller à nos yeux quelques rayons. »

On n'en saurait douter, le protestantisme anglo-saxon s'ébranle enfin, en Amérique comme en Angleterre. Le souffle nouveau d'une mystique bien authentique pénètre dans ces bataillons serrés trop longtemps asservis par un piétisme formaliste, obéissant à quelques Schibboleths empruntés à la scolastique du XVII<sup>e</sup> siècle protestant, alors que la foule croyait de bonne foi suivre les traces de la réformation. L'esprit large, profondément chrétien et vivant des hommes du XVI<sup>e</sup> siècle reparait enfin pour briser les chaînes d'un traditionalisme terre à terre et impuissant, en présence des grandes obligations imposées aujourd'hui à l'église.

Ce qui achève de donner à ce discours toute sa portée, c'est qu'il a été prononcé à Londres, par un homme très influent, dans une assemblée de 2000 personnes des plus sympathiques qui, suivant l'habitude anglaise, n'ont pas manqué de souligner les passages les plus décisifs et les plus caractéristiques. Toutes ces circonstances élèvent cette manifestation à la hauteur d'un événement. « Il est bien entendu que la plupart des congrégationalistes, remarque le journal qui a reproduit ce discours, tout en maintenant les vérités essentielles contenues dans la Bible, sont disposés à reconnaître que nous avons ces trésors dans un vase de terre. Toute la tendance de ce puissant discours, qui mérite d'être lu avec soin, peut être résumée en un seul mot : La liberté constitue la force spirituelle des non-conformistes. Qu'il en soit fait un

grand et bon usage et il n'y aura rien à craindre ni d'un ultramontanisme despotique, ni d'un scepticisme stérile. »

Il est encore digne de remarque que le recueil auquel sont empruntés tous ces détails, *The English Independent* du 15 mai 1874, bien loin d'être une revue théologique, est un simple journal de nouvelles, une feuille hebdomadaire. Voilà donc que les Anglais en sont déjà à ne pas craindre de porter ces questions devant le grand public, dans des recueils destinés en bonne partie à l'édification ! Nos journaux sont loin de faire autant d'honneur à leurs abonnés ; ils se gardent, sous prétexte qu'ils ne font pas de la théologie, d'aborder aucune de ces questions sérieuses absorbant l'attention de tous les hommes qui pensent dans le protestantisme d'autres pays. De peur d'effrayer, d'éloigner leurs lecteurs, ils parlent exactement comme si ces problèmes ne s'étaient jamais posés parmi nous, donnant comme l'Évangile pur et simple, destiné à édifier l'église, les résultats les plus problématiques d'une théologie surannée. Ainsi se creuse toujours plus l'abîme entre le petit nombre de ceux qui pensent et la foule dont on devrait sentir le besoin d'ouvrir l'esprit, au lieu de plaider une cause perdue, en avocats prudents et habiles. Aussi longtemps que durera ce funeste divorce, qui a déjà contribué pour sa bonne part à faire avorter une première fois notre développement théologique, il ne pourra être question de sortir de la phase ingrate et stérile que nous traversons. En attendant, sous ce vernis de dogmatisme, le scepticisme fait de grands ravages. Ne l'avoue-t-on pas quand on déclare ingénument que si l'on n'étudie pas, c'est de peur de perdre sa foi ? Il faut qu'on ait le sentiment qu'elle est bien mal assise, cette foi, pour laquelle on redoute le grand jour et la lumière. Un tel langage, qui rappelle les ignorantins, est bien peu digne des enfants de la réforme. Quant à ceux qui travaillent d'une manière indépendante à résoudre des problèmes de toute importance pour notre avenir religieux, lorsqu'on ne les ignore pas systématiquement, on les présente, pour parler avec M. Rogers, comme de dangereux hérétiques ébranlant la foi.

En attendant, les idées du public religieux en Angleterre et en Amérique sont en train de se modifier profondément. La manière ordinaire de nous présenter la condition religieuse de ces pays devient chaque jour un anachronisme plus manifeste. Il commence déjà à être trop tard pour expliquer le zèle religieux et l'activité pratique de ces contrées par le maintien intact d'une théologie immuable qui commence à disparaître. En Amérique comme en Angleterre, on marche avec foi, avec un courage mêlé de joie, vers des horizons plus vastes, à la rencontre de questions nouvelles que nous semblons ne pas apercevoir, occupés que nous sommes à dormir du plus profond sommeil, tour à tour bercés ou réveillés en sursaut par le bruit des stériles querelles des partis. Qui sait ? Les mêmes hommes qui trouvent commode de se soustraire à la délicate obligation de faire l'éducation théologique de ceux qu'ils ont mission d'éclairer, recommanderont peut-être la théologie nouvelle lorsqu'elle ne manquera pas de nous arriver toute faite d'ici à quelques années, dans ces traductions de l'anglais pour lesquelles un certain public a toujours conservé un faible.

### III

Le même esprit de largeur s'est manifesté lorsqu'on a abordé divers sujets spéciaux. Ainsi l'attitude que quelques-uns des membres de l'Alliance ont prise dans la grande question du jour, le darwinisme, est des plus remarquables. Jamais, à notre connaissance, une assemblée d'hommes religieux ne s'est exprimée d'une façon aussi sensée dans un sujet qui a, depuis quelques années, le privilège d'irriter et d'effrayer ceux surtout qui ont vaguement entendu parler de la chose, sans trop savoir de quoi il s'agit. Réduit à sa plus simple expression, le problème est tout à fait simple : Dieu a-t-il créé directement, immédiatement les diverses espèces végétales, animales qui existent de nos jours à la surface de la terre, ou bien s'est-il borné à créer certaines espèces animales, ou même seulement des espèces végétales en les douant d'une force génératrice suffisante pour que, sous l'influence des milieux ou d'autres